

Yves Préfontaine, *Pays sans parole*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, 1967, 78 p.

Laurent Mailhot

Volume 5, numéro 1, février 1969

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036380ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036380ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Mailhot, L. (1969). Compte rendu de [Yves Préfontaine, *Pays sans parole*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, 1967, 78 p.] *Études françaises*, 5(1), 105–106.
<https://doi.org/10.7202/036380ar>

YVES PRÉFONTAINE, *Pays sans parole*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, 1967, 78 p.

Pays sans parole; hommes « a-paysés », troncs nus et fri-leux. Une terre d'Amérique attend de nous sa découverte — ou sa conquête. Elle attend notre amour, notre dégel, non une « parole cuite digérée polluée » (p. 17) mais le sang cru de nos blessures lucides.

*Ceux-là parlent de sécheresse mais n'irriguent point
Ils parlent de silence et leur parole est maigre
Ils parlent de blessures et creusent les blessures [...]
Sans même entendre un peuple qui parle en silence*
(p. 70)

Préfontaine parle, au contraire, parce qu'il entend. Il ne parle pas de silence ou de sécheresse (ce qui relève de la prose), il fait parler le silence et irrigue le désert, « flambante forêt tout au long du Fleuve langagier » (p. 50). Il débride la plaie sans complaisance, pour l'assainir à l'air vif. Sa poésie est une viande rouge. Sa faim est ouverte. Il se nourrit de l'hiver « pour mieux vaincre l'hiver ». Sa voix n'est pas d'outre-tombe mais d'ici et de maintenant. Elle ne cherche pas la survie mais la vie, le germe, la racine, l'« orgueil des branches » et la « face des feuilles » (p. 31).

Si la parole refoulée pourrit en vain comme feuilles mortes, la parole conquise jaillit dure et exacte comme l'arbre, rugueuse comme l'écorce que les mains embrassent :

Les mots sont arbres arrachés aux racines refroidies
(p. 42)

Il y aurait lieu d'explorer la thématique de l'arbre d'automne dans la poésie québécoise, depuis « l'Étendard triomphal des Octobres » de Nelligan, l'*Érable rouge* de Lozeau, jusqu'à l'*Octobre* de Miron et aux poèmes de Préfontaine, influencés sans doute par l'Octobre russe de 1917. Il existe chez nous deux automnes : novembre aux « phrases grises » (p. 67) ; octobre, « verrière », « fastueuse liturgie » (p. 48). Celui-là n'a de rapport qu'avec la calcination de l'hiver ; celui-ci marque le paroxysme de l'été et une promesse de printemps. L'homme doit transfuser les sèves d'octobre dans ses veines :

l'agonie des érables t'enseigne le sang de vivre
(p. 17)

Octobre qui donne à l'arbre ce nom libre et rouge de révolte
(p. 49)

La poésie heurtée, violente, rocailleuse, recherchée (« brouir », « ébarouir », « Tu lofes », « Tu fruiteras la nécrose »...) de *Pays sans parole* accorde au rythme, au cri, à la syncope verbale ce qu'elle enlève à la ligne mélodique rassurante. Les mots qui tout à l'heure fondront comme neige sur les lèvres (p. 47), débouchent tout à coup en torrent : une « hémorragie de clarté » (p. 45). Ces poèmes — « ces marteaux, ces coups de poings ou ces larmes » (Indice, p. 8) — sont un signe, et pas seulement un signal. Ils habitent, ils nomment ce qui sourd, ce qui cherche à naître. *Pays sans parole* est la protohistoire de la parole d'un pays.

L. M.